
MISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER

PAR
Fray Diégo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR
H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. -- Voir les nos 139, 140 et 141)

§ 2.

En 1548 (1), les habitants de Tlemcen, qui continuaient à être toujours en discorde entre eux et avec leur souverain, s'adressèrent de nouveau à Hassan, lui offrant de le reconnaître pour Roi s'il voulait accepter le trône, et, s'il n'en voulait pas pour lui-même, de recevoir celui qu'il leur désignerait. Ces offres déterminèrent Hassan à partir pour Tlemcen avec trois mille Turcs et Renégats armés de mousquets, mille spahis à cheval et deux mille Mores que le Roi de Ténez lui fournit, comme il l'avait

(1) Tout ce qui est rapporté dans ce chapitre doit être mis à la date 1547 ; c'est l'explication du récit de Marmol qui fait l'objet de la note précédente. Nous n'insisterons pas sur la puérité des raisons alléguées pour justifier la retraite d'Hassan ; c'était sans doute une tradition restée chez les janissaires, que Haëdo aura recueillie et transcrite telle quelle, ce qu'il fait assez souvent.

fait en 1545 ; il envoya par mer à Ténez huit canons, avec une bonne provision de poudre et de munitions. Comme il arrivait à la rivière de Siga, qui est à quatre lieues d'Oran, sur la route même de Tlemcen, il rencontra le Comte d'Alcaudete qui l'attendait là avec six mille mousquetaires, accompagné du Roi de Tlemcen, son allié, qui avait amené avec lui six mille cavaliers. Le Pacha, prévenu de la proximité de l'ennemi, qui lui barrait la route, fit faire halte pour laisser reposer son monde ; il avait l'intention de livrer bataille le lendemain matin, et à en juger par la bravoure des deux armées et par l'animation qui y régnait, l'affaire eût été rude et sanglante. Mais, au milieu de la nuit, arriva en grande hâte un gentilhomme français, nommé Monsieur de Lanis (1), que le Roi de France avait envoyé avec deux galères pour apprendre à Hassan la mort de son père et lui en faire des compliments de condoléance. En recevant cet ambassadeur et les lettres du Roi de France qu'il apportait, le Pacha d'Alger fut saisi d'une extrême douleur, comme le comportait la mort d'un tel père ; sa tristesse fut partagée par toute l'armée, dont la plus grande partie, et principalement les officiers, avaient servi sous les ordres de Barberousse. Le lendemain matin, Hassan entra en pourparlers avec le général Espagnol, et il fut convenu que le Roi installé à Tlemcen par l'Espagne y resterait ; qu'il pourrait se déclarer vassal de l'Empereur sans qu'il lui fût fait de querelles à ce sujet, et ils se quittèrent en amis. Deux jours après la conclusion de ce traité, Hassan reprit la route d'Alger, pleurant amèrement la mort

(1) Il est très certain que, même avant cette époque, les Pachas d'Alger avaient reçu des envoyés du Roi de France : Kheir-ed-Din avait vu venir, à diverses reprises auprès de lui le célèbre Paulin de La Garde, Jean de la Forest, etc. En tous cas, il y a ici erreur de date ; car Kheir-ed-Din était mort en 1546. Le nom de Lanis nous est inconnu ; nous croyons qu'il faut y substituer d'Albisse. Le chevalier d'Albisse remplit, en effet, à cette époque, plusieurs missions royales auprès des Pachas d'Alger. (Voir les *Négociations de la France dans le Levant*, T. II, p. 204, 261, etc.)

de Barberousse, vêtu de noir et monté sur un cheval de même couleur. En passant à Ténez, il y laissa son artillerie et ses munitions, qui furent ramenées par mer à Alger.

§ 3.

En 1550, les habitants de Tlemcen, toujours turbulents et en révolte, écrivirent au Chérif, Roi de Fez et de Maroc, nommé Abd-el-Kader, pour le prier de leur envoyer ce frère de leur Roi, qu'Hassan avait jadis installé à Tlemcen, et qui en avait été expulsé par le Comte d'Alcaudete. Ils disaient qu'ils le voulaient pour Souverain, et qu'ils allaient chasser celui qui régnait actuellement, parce qu'il était ami des Chrétiens et oppresseur des Musulmans, qu'il surchargeait d'impôts pour payer le tribut au Roi d'Espagne. Le Chérif, moins désireux de leur complaire que d'ajouter un Royaume à ceux de Fez, Maroc et Taradant qu'il possédait déjà, rassembla immédiatement une armée de douze mille cavaliers et de dix mille fantassins ; parmi ces derniers on remarquait un corps de cinq mille Renégats armés de mousquets, de ceux qu'on appelle *Aluches* à Fez, et qu'on nomme par corruption *Elches* en Espagne. Il donna le commandement de ces troupes à son fils aîné, son héritier, lui adjoint un fils plus jeune nommé Muley-Abdallah, et ce frère du Roi de Tlemcen que les habitants demandaient. Cette armée se mit en marche et s'empara de Tlemcen, dont le Souverain, n'étant pas assez fort pour se défendre, s'enfuit à Oran. Le Général Marocain donna le commandement de la ville conquise à son frère Muley-Abdallah, ne se souciant pas de remettre sur le trône le frère de l'ancien Roi, auquel il persuada traîtreusement de l'accompagner, en lui disant que son intention était de conquérir le Royaume d'Alger, et, qu'au retour, il lui rendrait son trône. Il laissa donc quelques troupes à son

frère et pénétra dans le pays des Beni-Amor, montagnes voisines d'Oran ; ces tribus peuvent mettre douze mille cavaliers sous les armes. Elles n'osèrent pas attendre l'armée Marocaine, et se retirèrent avec leurs troupeaux, leurs chameaux, et leurs biens jusque sous le canon de Mostaganem, à douze lieues à l'est d'Oran. Le fils du Roi de Fez (1), trouvant le pays abandonné, hésitait à poursuivre ces tribus, sur lesquelles il espérait faire un grand butin, ou à se porter sur Oran, dont la prise lui eût fait un grand honneur. Cette dernière tentative lui ayant paru trop périlleuse, il se décida à poursuivre les Mores, et il était presque en vue de Mostaganem, lorsqu'il apprit que les Turcs d'Alger marchaient contre lui. En effet, Hassan-Pacha, qui avait été informé que le Général Marocain gagnait chaque jour du terrain, avait rassemblé une armée de cinq mille mousquetaires, mille spahis et dix canons ; et, restant lui-même à Alger pour défendre le pays si les choses tournaient mal, il avait confié le commandement à trois principaux Caïds : le Turc Saffa, Hassan Corso, renégat corse, et Ali Sarde, renégat sarde. Il leur avait donné l'ordre de se réunir sous Mostaganem aux tribus des Beni-Amor, avant de livrer bataille au Prince de Fez ; après leur jonction, ils devaient attaquer l'ennemi ; ils se conformèrent aux ordres reçus. Donc, au moment où le Prince de Fez arrivait en vue de Mostaganem, il aperçut les Algériens, qui en étaient aussi rapprochés que lui. Il reconnut alors qu'il allait être forcé de combattre à la fois les Turcs et les Mores, dont la réunion serait opérée dans quelques heures,

(1) Il y avait eu entente préalable entre le Cherif et Hassan-Pacha. Après avoir installé le nouveau Roi à Tlemcen, l'armée marocaine devait marcher sur Oran, où elle eût fait sa jonction avec les Algériens. De là, après la prise d'Oran et de Mers-El-Kebir, on devait tenter un débarquement en Espagne. (Voir la lettre de Marillac à Henri II, du 29 juillet 1550.) (*Ribier*, t. II, p. 282.) L'ambition du Cherif, qui voulait garder pour lui le Royaume de Tlemcen, fit avorter cette combinaison, et ce fut alors qu'Hassan, furieux de cette trahison, marcha contre lui, et anéantit son armée.

et il se décida à battre en retraite. Il commença tout de suite son mouvement, chassant devant lui un nombre infini de bétail et de chameaux, qu'il avait pillé de tous côtés. Mais les Turcs et les Beni-Amor se mirent à sa poursuite et le menèrent si vivement qu'ils l'atteignirent à huit lieues en avant de Tlemcen, sur la rivière Huexda, à l'endroit même où en 1518 le Marquis de Comarès avait battu et tué Aroudj (1). Le combat s'engagea furieusement, et dura de longues heures avec une grande effusion de sang et des pertes cruelles. Car, si les Turcs et les Renégats d'Alger sont braves, les Elches de Fez ne le sont pas moins, et les deux troupes étaient armées de mousquets ; enfin, la cavalerie Marocaine ayant été rompue et mise en fuite par les Beni-Amor, les Elches furent forcés de plier à leur tour. Ils furent poursuivis l'épée dans les reins, et perdirent beaucoup de monde ; le Prince de Fez et le prétendant de Tlemcen furent au nombre des morts. Quoique cette victoire eût décimé les Turcs et les Renégats, ils marchèrent en avant avec les Beni-Amor, et entrèrent sans résistance à Tlemcen, portant au bout d'une lance la tête du Prince de Fez. Son frère cadet Muley-Abdallah, s'était enfui aux premières nouvelles, et avait été raconter ce triste dénouement à son père, auquel il succéda plus tard. La cité souffrit tout ce que peut souffrir une ville mise à sac, elle fut pillée à fond par toute l'armée, mais principalement par les Janissaires ; la vie de la population fut épargnée ; mais tout ce qui avait une valeur quelconque fut enlevé de force aux habitants. Les trois Caïds, ayant tenu conseil avec les principaux de l'armée, résolurent de ne pas

(1) Nous engageons tous ceux qui, sur la foi de M. Berbrugger, croient encore qu'Aroudj fut tué près d'Ouchda, à fixer leur attention sur ce passage, qui démontre clairement que le premier des Barberousses trouva la mort entre Mostaganem et Tlemcen. Il faut compter, comme nous l'avons déjà fait observer, les lieues d'Haëdo comme égales à 8 ou 10 kilomètres, ce qui nous amène au gué du Rio-Salado.

abandonner la ville et d'y installer une garnison. Le Caïd Saffa fut désigné par le sort et devint le premier Gouverneur Turc de Tlemcen. Les deux autres lui laissèrent une troupe de quinze cents Ioldachs, ainsi que les dix canons, avec beaucoup de projectiles et de munitions; peu de jours après, ils reprirent le chemin d'Alger, victorieux et chargés de butin, emportant la tête du fils du Roi de Fez; les Beni-Amor retournèrent à leurs montagnes. L'armée fut bien reçue et festoyée par Hassan, qui, en souvenir d'une si mémorable victoire, fit mettre la tête du Prince dans une cage de fer, au-dessus de la porte Bab-Azoun (1). Elle y resta jusqu'en 1573, époque à laquelle le Roi d'Alger Arab-Ahmed fit reconstruire la porte et le rempart, et disparaître ce trophée.

§ 4.

En cette même année, Hassan construisit une tour au lieu même où l'Empereur Charles-Quint avait dressé sa tente, lors de son entreprise contre Alger (2); c'est une petite montagne distante d'un millier de pas de la Casbah. Cette fortification ne fut pas d'abord très importante; mais, plus tard, le Renégat Venitien Hassan, étant de-

(1) Marmol, qui n'a connu tous ces faits que très inexactement, les reporte à une date plus éloignée, sous le pachalik de Sala-Roïs; mais la lettre de Marillac (déjà cit.), donne raison à Haëdo, aussi bien que celle adressée au Roi par M. d'Aramon, le 13 décembre 1550. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 139) Cette lettre engage le Roi à rompre toute relation avec le Chérif, afin de calmer les soupçons de la Porte et du *Roi d'Alger*, dont le Chérif est devenu l'ennemi. (Voir encore la lettre du 18 décembre 1550, de M. de Selve à Henri II, loc. cit.).

(2) C'est l'ouvrage qui prit depuis le nom de Fort l'Empereur, par suite d'une tradition erronée répandue parmi les esclaves Chrétiens, qui croyaient que le fort avait été construit par Charles-Quint. Le fait est matériellement impossible, puisque ce souverain ne séjourna pas même vingt-quatre heures sur cet emplacement, et dut battre en retraite le lendemain du jour où il y avait dressé sa tente.

venu Roi d'Alger, l'augmenta beaucoup pendant les années 1579 et 1580; il fit construire autour de l'ancien fort de nouveaux boulevards et bastions, comme nous l'avons raconté ailleurs (1). Hassan-Pacha commença, cette même année, un autre édifice; ce fut un hôpital destiné à recevoir les janissaires pauvres ou infirmes; ce bâtiment n'est pas très important. Il en fit encore un troisième, d'une très grande beauté, qu'il acheva en 1550; c'est un bain somptueux, orné de marbres, qu'on appelle encore aujourd'hui le Bain d'Hassan, et où un grand nombre de gens prennent, à toute heure, des bains chauds, suivant l'usage des Mores et des Turcs. Hassan imita en cela son père Kheir-ed-Din, qui avait bâti un bain semblable à Constantinople; en quittant le gouvernement d'Alger, il le légua à ses successeurs, qui jouissent du revenu qu'il rapporte.

§ 5.

En l'année suivante, 1551, Hassan quitta le Royaume d'Alger pour les raisons suivantes : depuis la mort de Kheir-ed-Din, un des trois Pachas suprêmes du Grand Divan, nommé Rostan, qui avait épousé une des filles préférées du Sultan, désirait s'emparer du bain magnifique que Barberousse avait fait construire à Constantinople, et dont le gros revenu excitait sa cupidité. Il avait parlé de son dessein au majordome d'Hassan, nommé Djafer, qui avait été envoyé d'Alger à Constantinople par son maître, aussitôt que celui-ci avait eu connaissance de la mort de son père. Djafer avait averti Hassan de ce qui se passait, et celui-ci était peu satisfait de se voir frustré à la fois d'une grosse rente et d'un édifice que son père avait construit pour éterniser sa mémoire. Sur ces entrefaites, le majordome lui écrivit de nouveau

(1) Dans la *Topografia*, chap. IX.

pour le prévenir que Rostan-Pacha se montrait fort irrité de ce qu'on ne lui eût pas encore offert l'objet de ses désirs ; que sa puissance et la faveur de son beau-père le rendaient très dangereux, et qu'il le menaçait, non-seulement de s'emparer du bain, mais encore de lui enlever le gouvernement d'Alger. Cette nouvelle donna des inquiétudes à Hassan, qui partit tout de suite pour Constantinople (1) avec six galères, afin de chercher à apaiser la colère de Rostan. Son départ eut lieu le 22 septembre 1551 ; il avait gouverné le Royaume d'Alger pendant sept ans de suite, en toute paix et toute justice. Il avait vingt-huit ans à son arrivée et trente-cinq quand il partit. Je raconterai en son temps et lieu ce qui advint pendant deux autres règnes à Alger.

CHAPITRE VI

Caïd Saffa, sixième Roi (2)

§ 1.

Hassan espérait revenir bientôt, ce en quoi il se trompait ; car, malgré le don de son bain, il ne put calmer

(1) Il est bien possible que la cupidité de Rostan ait été pour quelque chose dans la disgrâce d'Hassan ; mais sa chute fut due en très grande partie aux sollicitations de notre ambassadeur, qui s'était aperçu de l'hostilité du Pacha d'Alger pour la France. Dans la lettre que M. d'Aramon adresse au Roi, à la date du 20 janvier 1552, on remarque le passage suivant : « Suyvant le prénotic que j'ay faict » par cy-devant du Roy d'Alger, ce Grand Seigneur le congnoissant » tel que je l'ay autrefois deppainct, l'a démis dudit estat et remis à » deux escus par jour pour son vivre, etc. » (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 181.)

(2) Il n'y a pas le mot *Roi* dans le texte ; il y a simplement : *sixième*.

la haine que Rostan-Pacha lui portait. Voulant laisser à sa place un homme qui, par sa prudence et sa justice, pût administrer convenablement le Royaume, il avait fait choix du Caïd Saffa, qui était de retour de Tlemcen, dont il avait été nommé Gouverneur (comme nous l'avons dit) au moment où les Turcs s'en étaient emparés. Ce Caïd avait donné des preuves de son expérience, de sa prudence et de son courage dans cette guerre et dans d'autres occasions, et s'était fait aimer de tout le monde; aussi, ce choix fut-il généralement approuvé. Il était Turc, d'une famille de pauvres paysans, laboureurs en Anatolie; il était venu à Alger, plusieurs années auparavant, avec d'autres Chacals de Turquie (1), pour chercher aventure, et avait si bien réussi qu'il était parvenu à la position qu'il occupait aujourd'hui. On ne lui donna pas le titre de Roi, ni de Pacha, mais celui de Khalifa, ce qui signifie Lieutenant du Roi. Il gouverna tranquillement et sagement, et de son temps, il n'arriva rien qui le contraignît à ordonner des châtimens et des exécutions, comme cela arrive si souvent. Il exerça sa charge pendant sept mois, depuis la fin de septembre 1551 jusqu'au mois d'avril 1552, époque où un nouveau Roi arriva à Alger. Pendant ce temps, il fit élever, pour la défense du port, un grand et beau bastion, qu'on voit aujourd'hui sur la porte Babazira (2), qui va à la Marine; c'est l'ouvrage le meilleur et le plus fort d'Alger. Il y eut dans son temps une terrible famine; mais il mit tant de soin à approvisionner la ville, qu'au moment même où on mourait de faim dans tout le pays, les Algériens vécurent dans l'abondance. Il mourut plus de dix ans après, étant devenu Caïd de Ténez, après la mort du vieil Hamid-el-Abdi; les Turcs avaient toujours vécu en bonne amitié avec ce Prince, conformément au traité consenti par Kheïr-ed-Din, qui l'avait remis sur le trône; mais,

(1) Sic.

(2) Bab-el-Djczira.

après sa mort, ils s'emparèrent de son Royaume. Saffa mourut en 1561, à l'âge de cinquante et un ans ; il était très robuste, de petite taille, gras, brun et très barbu ; il ne laissa pas d'enfant, mais un frère cadet, nommé Caïd-Daut (1), qu'il avait emmené tout enfant de Turquie, et qui fut le plus riche et le plus renommé des Caïds de son temps. Il fut enterré en dehors de la porte Bab-el-Oued, près de la mer, dans une petite kouba carrée et basse, portée par quatre piliers de briques.

CHAPITRE VII

Sala-Pacha, septième Roi

§ 1.

Rostan-Pacha, voulant empêcher Hassan, fils de Barberousse, de se faire rendre le gouvernement d'Alger, fit nommer à sa place le célèbre corsaire Sala-Reïs, qui avait été longtemps le compagnon de Kheïr-ed-Din, et dont nous avons parlé en racontant la vie de celui-ci (2). Il était More, natif d'Alexandrie, et avait été élevé tout jeune parmi les Turcs, au temps où le Sultan Sélim conquiert l'Égypte, en battant les Mameluks et en détruisant leur puissance. Il passa plus tard en Turquie et de là en Barbarie, où il se mit, avec beaucoup d'autres corsaires, sous les ordres de Barberousse, duquel il se fit aimer et estimer par le courage qu'il montra en toute occasion.

(1) C'est le Caïd Daoud, dont il est parlé plus haut.

(2) Sala-Reïs avait succédé à Barberousse comme Capitan-Pacha. (Voir *Négociations de la France dans le Levant*, t. 1, p. 624.) D'après la lettre de M. d'Aramon, que nous citons un peu plus haut, il avait toujours manifesté une grande sympathie pour la France, et s'était rendu utile à notre ambassadeur en plusieurs occasions.

Aussi, en 1535, lorsque Kheir-ed-Din partit pour Constantinople, il désigna Sala-Reis pour être du nombre de ceux qui l'accompagnèrent; lorsque le Sultan lui eut donné le commandement de sa flotte, il l'employa dans toutes les occasions importantes des guerres maritimes, ayant reconnu en lui un homme pratique et intelligent. Enfin, lorsque, en 1543, Barberousse voulut envoyer quelques-unes de ses galères ravager les provinces Impériales, il le fit partir de Toulon pour l'Espagne à la tête de vingt-deux bâtiments, avec lesquels il détruisit Rosas et Palamos. A son retour en Turquie, il reçut la charge de Timonier du Sultan, c'est-à-dire qu'il eut le commandement de la galiote que monte ce Souverain quand il va se promener en mer; cette charge ne se donne qu'à des personnages principaux, de ceux qui sont le plus aimés, et dans lesquels on a le plus de confiance. Aussi, lorsque Rostan-Pacha le proposa pour le gouvernement d'Alger, afin d'empêcher Hassan d'y retourner, le Sultan accorda volontiers cette charge à un homme qui l'avait si bien servi et qu'il savait en être digne. Sala-Reis arriva à Alger à la fin d'avril 1552, à la tête de dix galères. Dans cette même année, le Roi de Tuggurt, More dont les États se trouvent à vingt-une journées de marche d'Alger et à cinq de Biskara, aux confins du Sahara et de la terre des Negres, à cent cinquante petites lieues d'Alger, se révolta et refusa de payer le tribut habituel. Sala-Reis marcha contre lui au commencement d'octobre, avec trois mille Turcs et Renégats armés de mousquets, mille cavaliers et deux canons seulement, sans dire où il se dirigeait, afin de prendre l'ennemi à l'improviste. Il arriva ainsi avec son armée tout près de Tuggurt, avant que le Roi eût été avisé de sa marche. Celui-ci n'osa pas sortir en rase campagne, ni livrer bataille; il suivit le conseil de son tuteur (1) (ce Prince

(1) Le mot espagnol est *ayo*, qui signifie *précepteur* ou *gouverneur*; mais j'ai pensé que le mot *tuteur* rendait bien mieux le sens de la phrase.

était encore un tout jeune homme) et s'enferma dans sa capitale, qui était fortifiée, dans l'espoir que ses sujets et les Arabes ses voisins et alliés, tous grands ennemis des Turcs, viendraient le délivrer. Sala-Reïs ouvrit le feu sur la place avec ses deux canons ; il le continua trois jours de suite ; le quatrième, il donna l'assaut et s'empara de la ville, après avoir fait un grand massacre de Mores. Le Roi lui-même fut pris et conduit devant le vainqueur, qui lui demanda comment il avait été assez hardi pour se révolter et combattre contre la bannière du Sultan. Le jeune homme rejeta la faute sur son tuteur, qui le dominait et le forçait d'accomplir sa volonté, parce que c'était lui qui avait la puissance effective. Sala-Reïs fit amener ce More devant lui, reconnut que ce qu'on venait de lui dire était vrai ; que c'était bien lui qui avait excité la rébellion, et apprit qu'il avait même osé dire qu'il était aussi méritoire devant Dieu de tuer un Turc qu'un Chrétien. Il lui fit aussitôt lier les pieds et les mains, et donna l'ordre de l'attacher à la bouche d'un canon dont la décharge le mit en pièces. Il fit vendre à l'encan douze mille habitants de tout âge et de tout état, saccagea le pays, rasa les fortifications, et emmena captif le Roi, âgé de quatorze ans. Il s'avança ensuite à quatre journées plus loin, pour prendre ou tuer le Roi de Ouargla (pays où les dattiers abondent) qui avait aussi refusé l'impôt. Mais ce Roi s'était enfui avec quatre mille cavaliers, et les Turcs ne trouvèrent que quarante Nègres, qui étaient venus (suivant leur habitude) pour vendre des esclaves ; ils n'avaient pas pu, bien malgré eux, s'enfuir avant l'arrivée des Turcs ; ils étaient fort riches et se rachetèrent pour deux cent mille écus d'or, moyennant quoi le Pacha les laissa aller en paix. Il donna dix jours de repos à son armée, et pendant ce temps il apprit que le Roi de Ouargla se trouvait à sept jours de marche (c'est-à-dire à cinquante lieues), dans une ville nommée Alcalá, très voisine de la terre des Nègres. Il lui fit dire de revenir et s'engagea à ne lui faire aucun

mal, à la condition toutefois qu'il payerait dorénavant le tribut. Cela fait, il reprit la route d'Alger; le Roi de Ouargla rentra dans ses États et, craignant de voir revenir les Turcs (malgré la distance qui les sépare), il paya dorénavant le tribut, et ses successeurs l'ont imité jusqu'aujourd'hui et envoient à Alger trente Nègres tous les ans. En s'en retournant, Sala-Reis remit sur le trône le jeune Roi de Tuggurt, en lui faisant jurer, ainsi qu'aux principaux des Mores auxquels il rendit la liberté, d'être fidèles aux Turcs et de payer un tribut annuel de quinze Nègresses, ce qu'ils font encore aujourd'hui (1).

§ 2.

Pendant tout l'hiver, Sala-Reis s'occupa à armer le plus de navires qu'il put; au commencement de juin 1553, il sortit d'Alger avec quarante galères, galiotes ou brigantins, arriva à Majorque en trois jours et y débarqua une partie de son monde pour piller l'île et faire des captifs dans la campagne; mais des cavaliers et des arquebusiers sortis de la ville de Majorque, fondirent bravement sur les Turcs, et, sans éprouver eux-mêmes de grosses pertes, leur tuèrent cinq cents hommes; parmi les morts, se trouva Yusuf-Reis, Renégat très chéri du Grand-Amiral, qui était alors Acha-Auli (2); les Turcs vaincus furent obligés de se rembarquer. Sala, voyant qu'il était découvert et qu'il devenait inutile de chercher à ravager Majorque, navigua à l'Ouest et longea les côtes d'Espagne sans pouvoir y faire grand mal, parce que tous les riverains connaissaient sa sortie et la force de sa flotte. A la fin de juillet, il rencontra dans sa croisière

(1) M. Devoulx a trouvé aux Archives diverses pièces prouvant que cet impôt était encore payé dans les dernières années de l'existence de la Régence d'Alger.

(2) C'était *Piali* qui était alors Grand-Amiral; nous ne nous expliquons pas *Acha-Auli*.

cinq caravelles et un brigantin portugais ; sur ces bâtiments, se trouvait Muley-Buazon le Borgne (1), Roi de Velez, qui, voulant s'emparer de Fez, avait été demander du secours à l'Espagne, et revenait avec cette flottille et trois cents hommes que le Roi Jean III de Portugal lui avait donnés pour l'escorter à Velez Sala, ayant reconnu les navires Chrétiens, les fit entourer par sa flotte, et, comme il faisait calme plat, on commença à se canonner furieusement de part et d'autre, avec une continuelle fusillade. Les Turcs abordèrent plusieurs fois les Portugais, qui se défendirent très bravement pendant plus de trois heures ; enfin, ayant perdu beaucoup de monde, et tous les survivants étant blessés, ils furent écrasés par la multitude de Turcs qui formaient les équipages des quarante vaisseaux du Pacha, et furent faits prisonniers, ainsi que le Roi de Velez et quinze ou vingt Mores de sa suite. Sala se dirigea avec sa prise vers le Penon de Velez ; le Caïd qui y commandait pour le Roi de Fez se nommait Moussa ; apprenant que le Roi d'Alger en personne commandait la flotte, soit par crainte du combat, soit qu'il voulût lui être agréable et changer de maître, il lui offrit de lui livrer cette forteresse inexpugnable et la ville dont il était gouverneur. Le Roi d'Alger le remercia de sa bonne volonté, mais n'accepta pas ses offres, et répondit qu'il était en paix avec le Chérif Roi de Fez, qu'il ne venait pas avec des desseins de guerre ni de conquêtes, et qu'au contraire, il offrait au Chérif les navires Chrétiens qu'il avait pris, avec toute leur artillerie et tous leurs agrès ; et que, de plus, pour lui rendre service, il emmenait prisonnier à Alger son ennemi Muley-Buazon, qui avait été jusqu'en Chrétienté chercher un appui pour le déposséder de son trône. En échange de ces bons procédés, il ne demanda que la continuation de l'amitié du Roi de Fez, le priant de s'en-

(1) Le mot espagnol est *tuerlo*, qui a la double acception de *borgne* et de *louche*.

gager à ne jamais traverser les montagnes de Malohia, qui sont en face de Mélélla et séparent le Royaume de Tlemcen de celui de Fez (ce sont celles que les Espagnols appellent les Galans Chevaliers de Malohia) (1) et d'empêcher les Mores, ses sujets, de commettre des dégâts dans la province de Tlemcen, soumise aux Turcs. Sala chargea le Caïd Moussa d'informer immédiatement le Chérif de tout cela ; il laissa les caravelles avec l'artillerie, qui était de bronze, très bonne et en grande quantité ; il cingla ensuite vers Alger. Trois mois ne s'étaient pas encore écoulés, qu'un bon nombre de pillards passa les montagnes et envahit la province de Tlemcen, soit avec le consentement du Chérif, soit malgré ses ordres. D'autres ont dit que cette invasion n'avait jamais eu lieu, mais que Buazon était parvenu à obtenir de Sala-Reïs qu'il l'aidât à s'emparer du Royaume de Fez, en lui offrant une grosse somme d'argent en échange de son appui ; celui-ci accepta ces propositions et déclara la guerre au Chérif. Il s'y prépara pendant l'hiver de 1553 et partit d'Alger au commencement de janvier 1554, avec six mille mousquetaires et mille spahis ; il fut rejoint en chemin par quatre mille cavaliers Mores, envoyés en partie par le Roi de Kouko, et en partie par d'autres chefs Arabes ; il marcha sur Fez avec cette armée et douze canons, emmenant avec lui Muley-Buazon le Borgne. De plus, il avait incorporé dans son armée quatre-vingts Chrétiens choisis parmi ses captifs, vaillants soldats, auxquels il avait confié le service de son artillerie, en leur promettant la liberté, s'ils la lui amenaient en bon état jusqu'à Fez ; plus tard, il leur tint parole. En outre, il envoya par mer vingt-deux galères ou galiotes, en leur donnant l'ordre de se rendre à un nouveau port situé à

(1) Voir Marmol, liv. V, cap. XVI. Il est intéressant de remarquer que l'ancien fleuve Malvia était, d'un commun accord, reconnu comme limite entre le Maroc et la Régence d'Alger, comme il l'avait été, sous l'empire romain, entre la Tingitane et la Mauritanie Césarienne.

deux lieues de Mélilla et à trente de Fez (1) ; c'était une précaution qu'il prenait pour s'assurer une retraite, s'il venait à être battu. En arrivant à la ville de Tessa (2), qui se trouve à vingt lieues en avant de Fez, il y trouva le Chérif, qui l'attendait avec quarante mille cavaliers et autant de fantassins. Malgré la force de cette armée, Sala-Reïs engagea la bataille, parce qu'un grand nombre de ceux des Caïds qui accompagnaient le Roi de Fez avaient fait prévenir Buazon que, le moment venu, ils se déclareraient pour lui. Ils tinrent parole et, dès le commencement de la bataille, quittèrent les rangs et passèrent aux Turcs, qu'ils aidèrent à attaquer le Roi ; l'armée du Chérif fut forcée de s'enfuir après avoir subi de grosses pertes. A la suite de cette victoire, Sala entra sans résistance à Tessa, où il mit une garnison de deux cents Turcs, commandée par le Caïd Hassan. Il poursuivit sa route et arriva à Fez la Neuve, où le Roi l'attendait avec son armée, qu'il avait ralliée et renforcée, voulant livrer une deuxième bataille. Le combat commença dans un cimetière qui se trouve contre les murs mêmes de Fez ; l'armée Marocaine fut encore battue et repoussée dans la ville, et au moment où le Chérif s'enfuyait par celle des portes qui s'ouvre sur la route de Maroc, les Turcs entraient par l'autre dans Fez la Neuve, qu'ils saccagèrent en y faisant un énorme butin. Les Juifs, qui demeuraient dans un quartier séparé de la ville, se rachetèrent du pillage moyennant trois cent mille ducats qu'ils donnèrent au Roi d'Alger ; celui-ci fit pendre, à la porte même de la Juiverie, deux Turcs qui y étaient entrés pour piller, malgré cet arrangement. Cette prise eut lieu au mois de mars 1554 ; Sala-Reïs fit immédiatement reconnaître pour Roi Muley-Buazon, qui, en reconnaissance des services reçus, lui offrit trois cent mille metkals (3)

(1) Cette désignation ne convient qu'à K'çaça (la Caçaça de Marmol)

(2) Tèza.

(3) Le metkal d'or valait 5 fr. 20 de notre monnaie.

d'or, à raison de trois mille metkals par jour depuis le départ d'Alger. Les Turcs et les soldats reçurent, non-seulement une paie libérale, mais encore de fortes gratifications ; les officiers eurent de riches présents et une grande quantité de chevaux, de chameaux et de mulets, qui leur servirent à regagner Alger et à y transporter le riche butin qu'ils avaient tous fait dans cette campagne. Sala-Reïs se conduisit avec une royale courtoisie ; la favorite du Chérif était tombée entre ses mains avec deux petites filles ; il les fit traiter avec les plus grands honneurs et les renvoya sous bonne escorte à l'ancien Roi, qui s'était réfugié à Maroc. Il resta encore un mois à Fez, où il s'occupa à régler les affaires du Royaume et à consolider la puissance de Buazon, en réconciliant avec lui beaucoup des principaux habitants et Caïds. Lorsqu'il pensa que la sécurité était assurée, il s'en retourna à Alger lentement et à petites journées ; il y arriva au commencement du mois d'août, après avoir séjourné quelque temps à Tlemcen, à Mostaganem, à Ténez et dans quelques autres villes, où il fit réparer les fortifications et régla toutes les affaires du gouvernement.

§ 3.

La nouvelle de la défaite du Chérif avait été connue peu de jours après au Penon de Velez, dont le Caïd redoutait la colère du nouveau Roi, auquel il avait toujours été hostile ; en conséquence, il s'enfuit, abandonnant cette position inexpugnable, qu'il eût pu facilement défendre contre Muley-Buazon, et même contre d'autres bien plus puissants que lui. Lorsque son départ eut été connu de la flotte que Sala-Reïs avait envoyée au Port-Neuf près de Mélilla, les Reïs ne perdirent pas une aussi bonne occasion ; ils partirent pour le Penon avec la flotte, le trouvèrent abandonné, et s'y installèrent. Sala était encore à Fez quand il reçut d'eux cette nouvelle ;

il fit partir en toute hâte un Caïd Turc nommé Khader avec deux cents hommes, et lui donna l'ordre de se fortifier le mieux possible. Ces instructions furent exécutées, et le Penon resta au pouvoir des Turcs jusqu'à l'année 1564, où le Roi d'Espagne Philippe II s'en empara.

§ 4.

En 1555, Sala-Reïs s'empara de Bougie de la manière suivante : il partit d'Alger au mois de juin, par la route de terre, emmenant avec lui trois mille Turcs ou Renégats armés de mousquets, et envoya par mer deux galères, une barque et une caravelle ou saëtie (1) française, qui se trouvait alors à Alger ; ces bâtiments transportaient douze canons de gros calibre, deux très gros pierriers, et beaucoup de munitions et de vivres. Il ne put pas réunir une armée plus forte, parce que, à ce même moment, le Prieur de Capoue, frère de Pierre Strozzi venait d'arriver à Alger avec vingt-quatre galères françaises, et des lettres du Sultan (2) ; ce Souverain invitait Sala-Reïs à fournir le plus de galiotes et de soldats qu'il

(1) On appelait à cette époque *saëtie*, de petits bâtiments de transport, à faible tirant d'eau ; le mot est resté en usage dans la Méditerranée jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Quant à l'emploi que fait le Pacha d'Alger d'un navire français, cela n'a rien qui doive étonner : au même moment, Dragut avait joint sa flotte à celle de Paulin de la Garde, et ils attaquaient ensemble la Corse, pour le compte du Roi de France.

(2) Dans les *Négociations de la France dans le Levant*, il n'est pas question de cette mission du Prieur de Capoue ; on y voit que le Chevalier d'Albisse fut envoyé à Alger, en 1553, pour y réclamer le concours de Dragut, qui se joignit à la flotte française, comme nous l'avons dit à la note précédente. (Voir le t. II des *Négociations*, p. 261, 270, 274, etc.) — Strozzi était à la vérité venu en 1552 avec une vingtaine de bâtiments croiser sur les côtes barbaresques, mais en belligérant, et il avait subi en Tunisie un échec assez grave, s'étant laissé surprendre par Morat-Agha, qui lui tua beaucoup de monde. (Loc. cit. p. 234.)

pourrait, pour venir en aide au Roi de France Henri, qui soutenait à cette époque de grandes guerres contre le Roi Philippe II d'Espagne. En vertu de ces ordres, Sala-Reïs avait donné au Prieur vingt-deux galères ou galiotes bien munies d'hommes et d'artillerie. Dans sa marche sur Bougie, il réunit plus de trente mille Mores, cavaliers ou gens à pied, que lui envoyèrent le Roi de Kouko et d'autres Cheiks.

A la tête de cette armée, il vint mettre le siège devant Bougie. Un vendredi matin, il éleva deux batteries, l'une en haut de la côte qui domine la ville ; elle était armée de six canons et battait le Château Impérial, que Charles-Quint avait fait élever naguère en avant des remparts ; elle était commandée par un Renégat Grec nommé Caïd Yusuf. Il prit lui-même le commandement de la seconde batterie qui tirait sur le Vergelette, château-fort situé à l'entrée du port ; elle était armée de six gros canons et des deux pierriers dont nous avons parlé ; son feu se dirigeait contre un gros galion qui venait d'arriver d'Espagne avec des munitions et de l'argent pour la solde des troupes. En peu de temps ce galion fut coulé à fond ; le huitième jour les défenses du Vergelette étaient ruinées, la plus grande partie des cent hommes de la garnison étaient tués, et le reste fut forcé de rentrer dans la ville. Le quatorzième jour, les remparts du Château Impérial s'écroulaient sous le terrible feu des Turcs (1), qui avait fait périr la plupart des assiégés ; ceux qui restaient vivants, se trouvant entièrement à découvert, furent forcés d'abandonner la position et de rentrer dans la ville. Sala-Reïs, se voyant maître de ces

(1) D'après la lettre adressée par Peralta lui-même à la Princesse Jeanne de Portugal, régente d'Espagne, le Château Impérial fut rasé en un jour et demi *par l'artillerie épouvantable de ce chien de Roi d'Alger*. Le Château de la Mer ne tint guère plus, et la Casbah s'écroula au bout de six jours de feu : *il semblait qu'elle n'avait jamais eu de murailles ; les cavaliers eux-mêmes auraient pu monter par la brèche.* (Documents espagnols, *Revue africaine* 1877, p. 279 et suiv.).

forts, considéra la place comme prise et envoya un parlementaire au Capitaine-Général, Don Alonzo de Peralta, illustre Chevalier Espagnol, pour lui dire qu'il devait voir combien la défense était devenue impossible après la perte des deux forteresses, et avec des remparts vieux et ruinés, comme l'étaient ceux qui entouraient la place ; que, cependant, s'il voulait le laisser entrer sans combat, il lui accorderait une capitulation honorable. Après de nombreux pourparlers, Don Alonzo, ne voyant pas autre chose à faire, traita sur les bases suivantes : il se réservait de choisir quarante personnes dans la garnison, et de s'embarquer avec elles pour l'Espagne dans la caravelle française, à laquelle le vainqueur devait fournir tout le nécessaire pour le voyage. L'accord se fit sur ces bases (1) et coûta bien cher à Don Alonzo, auquel le Roi d'Espagne fit couper la tête pour s'être rendu. Sala-Reïs entra dans la ville ; il y avait quarante ans (2) que le Comte Pedro Navarro l'avait prise aux Mores, en 1510. Pour que les Turcs ne se débandassent pas, il fit défendre sous peine de mort d'entrer dans Bougie sans son ordre exprès. Il put ainsi recueillir tout le butin qui s'y trouvait, et ce fut une riche prise ; on fit captifs quatre cents hommes, cent vingt femmes, et une centaine d'enfants. On retira douze mille écus en réaux qui étaient embarillés dans le galion qui avait été coulé à fond. Le Pacha distribua une grande partie du butin et des captifs à ses Turcs et à quelques-uns des Mores ; il laissa comme Caïd un Renégat Sarde nommé Ali-Sardo avec

(1) Ce n'est pas exact : Peralta avait stipulé que la garnison serait rapatriée avec armes et bagages, et que les habitants pourraient emporter avec eux leurs biens mobiliers ; Sala-Reïs viola le traité. En fin de compte, le Gouverneur de Bougie fut victime de l'incurie de son Gouvernement : il n'avait ni vivres, ni munitions, et depuis longtemps, il appelait en vain l'attention du Conseil Royal sur le délabrement des remparts de la ville. Ajoutons qu'il ne se rendit qu'à bout de munitions, et après avoir soutenu trois assauts sur brèche ouverte. (Loc. cit. p. 282.)

(2) Quarante-cinq ans, d'après les chiffres mêmes de l'auteur.

quatre cents hommes de garnison, s'en retourna par terre à Alger, et y envoya par mer les deux galères et le galion qu'il avait fait renflouer ; ces bâtiments transportèrent les captifs et les prises. Toute cette expédition fut accomplie en deux mois.

§ 5.

Au commencement du mois de septembre de la même année, il envoya un riche présent au Sultan, avec le récit de la prise de Bougie. Il lui demanda de lui accorder pour l'année suivante une armée qu'il joindrait à ses propres forces ; il promettait de s'emparer d'Oran et de Mers-el-Kébir et de chasser les Chrétiens de cette partie de la Barbarie. Il chargea de cette mission, pour être sûr qu'elle serait accomplie avec zèle, son fils Mohammed, qui devint plus tard Roi d'Alger. Les présents et le projet plurent beaucoup au Sultan, qui donna l'ordre d'armer quarante galères montées de six mille Turcs, et de se tenir prêts à se rendre à Alger au commencement du printemps prochain. Dans l'intervalle, Sala-Reïs s'occupa activement et fort en secret d'amasser des munitions de guerre et de mettre en état tous les vaisseaux qu'il possédait. Au mois de mai 1556, les quarante galères Turques partirent de Constantinople et arrivèrent à Bougie au mois de juin (1). Sala-Reïs, qui était déjà averti de leur départ, avait tellement bien fait ses préparatifs, qu'au moment même où il fut avisé de leur arrivée, il s'embarqua et partit d'Alger avec trente galères ou galio-tes. Il avait pour cela deux raisons : premièrement, il régnait en ce moment dans la ville une peste très violente, qui aurait pu se communiquer à l'armée du Sul-

(1) Une lettre de M. de Colognac, datée de Constantinople, le 31 mai 1556, confirme cette partie du récit, et parle de l'envoi de la flotte Turque à Sala-Reïs. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 378.).

tan, si elle y était venue; deuxièmement, il désirait marcher sur Oran, avant qu'on n'y eût appris l'arrivée de la flotte Turque. En conséquence, après avoir fait embarquer à la hâte quatre mille Turcs sur ses trente vaisseaux, il se dirigea sur Matifou, cap situé à douze milles à l'est d'Alger; il s'y trouve un port, qui, quoique petit, peut servir d'abri aux vaisseaux; c'est là qu'il voulait attendre la flotte Turque, et se rendre ensuite directement à Oran, sans s'arrêter à Alger. Il y était à peine arrivé qu'il fut violemment attaqué de la peste, grâce à la bonté divine, qui délivra ainsi la ville d'Oran de l'attaque d'un tyran aussi cruel; il mourut au bout de vingt-quatre heures, sans qu'aucun remède eût pu le sauver. Cet événement jeta une grande tristesse dans toute son armée, qui revint immédiatement à Alger. Sala-Reïs fut enterré dans un tombeau situé en dehors de la porte Bab-el-Oued, à l'emplacement des sépultures royales; ce monument est celui qui est le plus rapproché de la mer; il fut construit par son successeur, Hassan-Corso, qui était son Renégat (1); plus tard, son fils Mohammed-Pacha, devenu Roi d'Alger, constitua une rente pour y entretenir une lampe, et attacha à son service un More et un Chrétien, chargés de le tenir en bon état, et de l'orner de fleurs et de plantes; ce sépulcre fut entouré d'un mur de trois *tapias* (2) de hauteur, qui se voit encore aujourd'hui. Mohammed-Pacha y fit élever plus tard une kouba très ornementée. Sala-Reïs avait soixante-dix ans

(1) On retrouve souvent cette qualification, qui peut, au premier abord, paraître singulière, et demande une explication. Tous les Turcs riches avaient un favori, dans lequel ils mettaient toute leur confiance, à l'exclusion même de leur famille. C'était la plupart du temps un ancien esclave, qu'ils avaient acheté tout enfant, et qu'ils avaient élevé auprès d'eux après l'avoir fait circoncire. Cet affranchi prenait une place importante dans la maison, qu'il était généralement chargé d'administrer. Pour bien se rendre compte du rôle qu'il y jouait, il est nécessaire de se rappeler les affranchis de l'ancienne Rome Impériale.

(2) Le bloc de *Tapia* avait 1^m50 de hauteur.

au moment de sa mort, et avait la barbe entièrement blanche. Il était de taille moyenne, gros et brun ; il se montra toujours courageux, diligent et aventureux dans la guerre ; il ne laissa qu'un seul fils, qui fut le Mohammed dont nous avons parlé.

CHAPITRE VIII

Hassan Corso

§ 1^{er}.

Après la mort de Sala Reïs et le retour de l'armée Algérienne qui revint de Matifou en rapportant son corps, les Turcs et les Janissaires choisirent d'un commun accord pour Roi et Gouverneur, en attendant les ordres ultérieurs du Sultan, un Renégat Corse, familier et majordome du Pacha qui venait de mourir ; il était très aimé de tous à cause de sa généreuse affabilité et se nommait Caïd Hassan. Sous le gouvernement de son prédécesseur, il avait exercé les fonctions de Beglierbey, ou Capitaine Général de l'armée, et avait donné bien des preuves de son courage et de sa prudence. Il se refusa d'abord obstinément à accepter la dignité qu'on lui offrait et il ne s'y décida, enfin, malgré lui, que sur les instances unanimes. Cependant, l'armée de Constantinople, ne sachant pas encore la mort de Sala Reïs, arriva à Alger, où elle apprit ce qui s'était passé ; elle fut bien reçue par le nouveau roi Hassan ; on discuta pour savoir si on s'en retournerait à Constantinople ou si on irait assiéger Oran. On se résolut à ce dernier parti, et on fit prévenir immédiatement le Sultan de la mort de Sala Reïs. Il lui fut dépêché une galiote, qui se donna tant de hâte, et

qui eut un temps si favorable, qu'en un peu moins de vingt jours, elle fut de retour de Constantinople ; trois jours après, toute l'armée partit pour Oran, avec une grande quantité d'artillerie, de munitions et de matériel, que Sala Reïs avait fait préparer naguère. Hassan fit route par terre avec six mille mousquetaires Turcs, et pendant sa marche, vit accroître ses forces d'environ mille cavaliers Mores et de trente mille fantassins que Sala Reïs avait fait prévenir de se tenir prêts. Il arriva avec cette troupe à Mostaganem, à douze lieues en avant d'Oran, et il fit sa jonction avec les troupes et l'artillerie débarquées des navires ; il y resta quelques jours pour mettre son armée en ordre, et marcha sur Oran avec douze mille Turcs, tant d'Alger que de Constantinople, les Mores dont nous avons parlé, et plus de trente pièces de canons de toutes sortes, parmi lesquels il y en avait de fort grands, très propres à battre en brèche. Arrivé à Oran, il campa devant la place, ouvrit des tranchées et commença à escarmoucher chaque jour avec la garnison (1). Il y avait à peine quelques jours que les Turcs avaient construit la batterie de brèche, qu'une galère arriva à Alger, avec la même hâte qu'avait mise celle qui avait apporté la nouvelle de la mort de Sala Reïs. Le Sultan faisait dire à Hassan Corso et à son armée que s'ils n'étaient pas encore en route pour Oran, ils ne partissent pas, et que s'ils y étaient, ils se retirassent ; il lui semblait que l'issue d'une semblable campagne devait être très incertaine. Celui qui apportait cet ordre était un Renégat Grec nommé Aluch Ali (qu'on nomme par corruption Ocbali Scanderia) ; son arrivée fit peu de plaisir aux Turcs, qui espéraient prendre facilement la place où il n'y avait qu'une petite garnison ;

(1) D'après Marmol (livre V, chap. XIX), les Turcs avaient déjà pris la Tour des Saints, et serraient la garnison de très près, lorsque le Sultan ordonna la levée du siège. Il avait besoin de ses galères pour les opposer à André Doria, qui ravageait l'Archipel et menaçait le Bosphore.

néanmoins, n'osant désobéir au Sultan, ils levèrent le siège et retournèrent à Alger par mer et par terre.

§ 2.

Hassan Corso gouverna en paix jusqu'au commencement de septembre, au contentement et à la satisfaction de tout le monde; car tous ceux qui l'ont connu, soit Turcs, soit Renégats, soit Chrétiens, affirment que c'était un homme très bon, doux, affable et libéral, nullement ennemi des Chrétiens; il avait au contraire de l'attachement pour eux, tellement qu'il ne pouvait et ne savait le dissimuler. Au bout de quelques jours, on apprit qu'il était arrivé à Tripoli huit vaisseaux avec lesquels venait un Turc nommé Thecheoli (1), que le Sultan envoyait régner à Alger. Cette nouvelle mécontenta beaucoup toute la population qui était très satisfaite du gouvernement d'Hassan et de sa conduite. Les Janissaires et les principaux des Turcs convinrent (ce qui s'est vu bien rarement) de ne pas accepter le Roi nommé par le Sultan, de conserver le pouvoir à Hassan, et de prévenir la Porte de leur détermination. Cette résolution ayant obtenu l'assentiment général, les Janissaires firent prévenir les Caïds de Bougie et de Bône, que si le nouveau Roi entraît dans leurs ports avec ses vaisseaux, ils l'engageassent à s'en retourner en Turquie, attendu qu'ils ne voulaient pas d'autre Roi qu'Hassan Corso et qu'ils en avaient avisé le Sultan; et, que s'il ne voulait pas obéir, on canonât ses navires. A la réception de cet ordre des Janissaires, au moment où le nouveau Roi arriva à Bône, le Caïd de cette ville, qui était un Renégat Grec nommé Mustapha, lui communiqua les instructions qu'il avait reçues; et, comme Techeoli insistait, il lui fit tirer quelques coups de canon; en sorte que celui-ci fut forcé de

(1) La leçon généralement adoptée est *Tekelerli*. On trouve encore dans les actes indigènes ce nom écrit *Tekali*, *Tekerli*, etc.

partir. Continuant son chemin, il arriva à Bougie où un autre Renégat Sarde, nommé Caïd Ali Sardo (c'est celui que nous avons dit avoir été nommé par Sala Reïs, quand il prit Bougie l'année d'auparavant), lui fit savoir qu'il ne pouvait le recevoir ni dans la cité, ni dans le port, lui intima l'ordre de se retirer, et l'y força en lui tirant quelques coups de canon. Malgré tout cela, Techeoli continua à marcher en avant, espérant toujours être reçu à Alger. Il arriva à la fin de septembre, jeta l'ancre à Matifou, suivant l'habitude des vaisseaux qui viennent de Turquie avec des lettres ou des ordres du Sultan, et fit tirer le canon pour prévenir de son arrivée. La garnison de Matifou ne lui répondit pas, quoique l'habitude dans ce cas soit de répondre par un autre coup de canon. Thécheoli et sa suite furent très mécontents et confus de cette réception. Cependant, les corsaires d'Alger, qui étaient très nombreux, étaient fort mécontents de la détermination de la milice, parce que, comme ils ne recevaient des Rois d'Alger ni paie ni vivres, et qu'au contraire ce sont eux qui les enrichissent par les parts de prise qu'ils leur donnent, il leur est indifférent d'être gouvernés par un Roi ou par un autre. De plus, jusqu'à cette époque, la milice et les corsaires n'avaient jamais pu s'accorder, parce que les janissaires demandaient qu'on les laissât aller en course comme soldats sur les vaisseaux, et que les corsaires supportassent une partie de la corvée qu'ils faisaient en allant toute l'année percevoir le tribut dans l'intérieur du pays. Les Reïs s'y refusaient et ne voulaient pas que les janissaires participassent avec eux aux fructueux profits de la mer; ils ne voulaient pas non plus s'occuper des devoirs et des labeurs de la guerre, encore qu'on leur offrît la paye et les privilèges des janissaires. Il en résultait que les corsaires faisaient alors un corps à part qui vivait fort en désaccord et en haine de la milice (1), et qu'ils n'étaient

(1) Haëdo, qui, pendant son séjour à Alger, avait pu voir de près

pas du même avis que les janissaires en ce qui concernait le renvoi du Roi envoyé par le Sultan, et l'appui qu'on demandait à tous pour soutenir Hassan dans son gouvernement. Considérant avant tout que cette conduite déplairait beaucoup au Sultan, ils convinrent entre eux d'appuyer Thécheoli et de tromper la milice, et, pour y arriver, ils procédèrent de la manière suivante : ils persuadèrent aux janissaires qu'ils approuvaient leur dessein, affirmant qu'ils étaient prêts à les aider et à se réunir à eux. Cela fait, ils leur dirent que leurs galiotes et vaisseaux étant désarmés dans le port, ils craignaient que Thécheoli, furieux de n'être pas reçu, ne vint pendant la nuit les brûler avec ses huit galères ; ils les prièrent, en conséquence, de leur confier la défense du port, du môle et de la porte de la Marine, qu'ils garderaient avec leurs escopettes, tandis que la milice se chargerait de la sûreté du reste de la ville. Les janissaires, ne soupçonnant pas la trahison, se montrèrent satisfaits de cet arrangement. En outre, ils engagèrent les Reïs à requérir Thécheoli de s'éloigner et de cesser de mettre la discorde dans un pays qui était tranquille et content sous le gouvernement d'Hassan-Corso. Celui d'entre eux qui s'offrit pour cette mission fut le corsaire Xalouque (1), qui était alors capitaine de la mer et chef de tous les corsaires d'Alger. Loin d'être mécontents de cette offre, les Turcs ne virent dans ces conseils que ce qu'ils avaient eux-mêmes l'intention de faire, et dirent à Xalouque de se rendre à Matifou, où se

les choses, nous décrit ici d'une façon tout à fait exacte les origines de la discorde qui sépara, pendant toute la durée de la Régence, les marins de la milice. Cette haine jalouse fut la véritable cause des troubles qui ensanglantèrent Alger pendant près de trois siècles et des changements de gouvernement qui y survinrent. En fin de compte, comme la ville n'eût pas pu vivre sans la course, ce fut le parti des Reïs qui l'emporta et l'avènement des Deys ne fut autre chose que la consécration donnée à cette victoire.

(1) Chelouk.

trouvait alors Thécheoli. Le Reïs, dissimulant et ne se pressant pas d'armer la galiote et de s'embarquer, gagna du temps jusqu'à ce qu'il fut très tard et presque nuit ; il partit, feignant d'accomplir ce qui avait été convenu, et laissant ses ordres à cinq capitaines, qui étaient les chefs de la conspiration ; on les nommait : Mami-Reïs, Renégat Napolitain ; Mami-Reïs, Renégat Corse ; Chouali-Reïs, Turc ; Mostafa-Reïs, Renégat Arnaut (1), et Yaya-Reïs, Turc, qui fut depuis Caïd du Penon de Velez. Il était déjà nuit quand Xaloque arriva à Matifou ; il entra dans la galère de Thécheoli, qu'il prit à part, lui disant le plus grand mal des janissaires, et lui faisant connaître le grand désir qu'avaient tous les corsaires de le mettre en possession du Royaume d'Alger malgré la milice ; il lui raconta par le menu les moyens qu'il voulait employer et lui développa amplement toutes les facilités qui seraient données. Thécheoli, enchanté de ces nouvelles, en fit part à quelques-uns des principaux Turcs qu'il avait amenés avec lui, et se résolut à tenter l'aventure ; sans plus attendre, il s'embarqua dans la galiote de Xaloque avec environ vingt Turcs de ses amis bien armés. Sur l'avis du capitaine, il ordonna à ses huit galères de le suivre à un mille en arrière, d'entrer dans le port derrière lui, et de débarquer tous les équipages avec leurs arquebuses et leurs autres armes. Cet ordre fut exécuté ; la nuit était un peu obscure ; en arrivant près d'Alger, comme les janissaires avaient donné ordre à Xaloque de les prévenir immédiatement de ce qui se serait passé, et de tirer le canon dans le cas où Thécheoli persisterait à vouloir entrer à Alger, quand ils virent

(1) Ce Mostafa-Arnaut faillit devenir Pacha d'Alger. Il en remplit l'office pendant quelques jours, après la mort de Thécheoli, ainsi que le prouve une lettre que lui adressa Philippe II, qui lui offrait son appui dans le cas où la Porte se refuserait à le reconnaître. (Documents espagnols, *Revue africaine* 1877, p. 287). M. de la Primaudaye s'est trompé en disant (loc. cit.) qu'il n'était pas question de ce Mostafa-Arnaut dans la relation d'Haëdo.

qu'il revenait sans avoir fait feu, ils pensèrent que la négociation avait réussi.

§ 3.

A ce moment Xaloué arriva au port, et, en y débarquant avec Thécheoli, il trouva le môle et la marine occupés par les Levantins et les Corsaires armés, comme cela avait été convenu ; s'avancant sans être inquiétés, ils entrèrent dans la ville ; car la porte de la Marine était de même occupée par les Reïs ; de là, avec une troupe de plus de trois cents hommes armés d'escopettes, ils se dirigèrent vers une grande maison, située dans la rue qui va directement de la ville à la porte de la Marine ; c'est celle où les Rois qui arrivent nouvellement de Turquie ont l'habitude de loger au commencement de leur séjour, en attendant que leur prédécesseur quitte le palais destiné à l'habitation des Rois. Thécheoli, arrivé là, y installa une bonne garde d'arquebusiers ; à ce moment, les huit galères Turques entrèrent dans le port et commencèrent à débarquer les troupes ainsi qu'elles en avaient reçu l'ordre ; en même temps, les Corsaires qui étaient avec Thécheoli commencèrent leurs clameurs, criant : Vive le Sultan ! Vive Thécheoli ! A ces cris, les Janissaires, voyant la rue de la Marine occupée par une troupe armée, arquebuses mèches allumées, tombèrent en une confusion qui fut encore augmentée quand ils apprirent de source certaine que Thécheoli était entré dans le palais dont nous avons parlé, que les galères étaient dans le port et les troupes débarquées ; comprenant alors combien les Reïs les avaient trompés et surpris, ils n'osèrent engager le combat avec eux, et chacun se réfugia comme il put dans sa maison. Cela fait, Thécheoli, assuré que la Milice ne bougeait pas, sur le conseil des mêmes Corsaires, se rendit nuitamment au palais, accompagné de plus de deux mille Arquebusiers ; Has-

san Corso vint le recevoir à la porte. Il se disculpa d'avoir pris part à toute cette révolte, disant que c'était contre sa volonté qu'il avait accepté le pouvoir, et qu'il ne l'avait gardé que contraint et forcé. Thécheoli n'accepta pas ces explications ; il les reçut de mauvaise grâce et fit emprisonner son rival. A ce moment le gouvernement d'Hassan Corso n'avait encore que quatre mois de durée (1) ; peu de jours après, Thécheoli ordonna sa mort et il dut subir publiquement le cruel supplice des ganches. Nous en raconterons plus loin les détails, ainsi que la vengeance qui en fut tirée. Hassan Corso avait alors trente-huit ans ; il était de taille moyenne, basané, avec de grands yeux, le nez aquilin et la barbe noire. Il ne laissa pas de fils. Il est enterré dans une kouba voisine de celle de Sala Reis, son patron, hors de la porte Bab-el-Oued. Cette sépulture lui fut élevée plus tard par son Renégat Yusuf, qui, pour venger sa mort, tua Thécheoli.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre.)

(1) Cette indication ferait remonter la mort d'Hassan Corso au mois d'octobre 1556. Voir les articles relatifs à cet événement (*Revue africaine* 1871, p. 1, 81 et 335.)